

Week-end



« L'Asturienne m'a permis de retrouver mes racines »

Caroline Lamarche est la descendante de deux familles liégeoises industrielles légendaires, les Hauzeur et les Lamarche. Plonger dans leurs destins a permis à l'écrivaine « d'accepter son être social, sans tricher ». **P. 2 & 3**



LES GAGNANTS

ÉRIC DEFFET



Yves Van Laethem

Notre infectiologue est de retour. La nouvelle vague des consultants nous ramène aussi Leila Belkhir, Emmanuel André et tant d'autres dont la vie médiatique évolue au rythme des soubresauts de l'épidémie de coronavirus. A vrai dire, on préférerait ne pas les voir ou les entendre, et que l'on ne nous reproche pas de nous montrer désobligeants. Simplement, leur absence est bon signe ; leur présence dans les médias, non.



Elio Di Rupo

Usant d'une de ces petites phrases qui font régulièrement le sel de cette modeste rubrique, le ministre-président wallon a tué dans l'œuf les critiques qui pleuvent sur l'usage du Covid Safe Ticket et ses effets présumés dévastateurs sur nos libertés : « Mourir libre, c'est mourir ! » Et c'est « le plus grand défenseur des libertés individuelles », qui le dit, a précisé Elio Di Rupo. Tiens, prends ça !



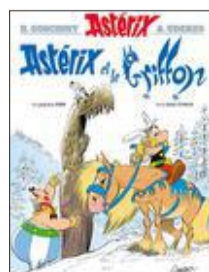
Thomas Pesquet

Quand il a un peu de temps à perdre à bord de la station spatiale, le Français prend des photos de notre petite planète. Et même ces derniers jours, de notre petit pays, la Belgique. Largement diffusé, le cliché le plus récent de nos 30.000 kilomètres carrés montre surtout un gros point lumineux au milieu de la nuit. C'est beau, mais c'est terrible, au fond : la Belgique brille surtout par un gros gâchis énergétique.

ET LES PERDANTS DE LA SEMAINE

Astérix

Mauvaise nouvelle pour le petit Gaulois dans sa dernière aventure : quand le gel fige la potion magique, le breuvage de Panoramix (dans lequel Obélix, comme chacun sait, est tombé quand il était petit, et gnagnagna...) perd ses vertus miraculeuses. Les charlatans qui comptaient sur elle pour nous soigner du covid peuvent ranger leurs arguments à deux balles...



Les députés wallons

Comme les cordonniers sont les plus mal chaussés, les députés wallons (et ceux qui les côtoient, dont les journalistes) sont les plus mal protégés contre les effets du coronavirus. Mardi, les élus ont longuement débattu en commission du fameux Covid Safe Ticket. Dans une salle rikiki, entassés, obligés de conserver le masque : le mauvais exemple parfait. Les députés ont râlé, ils avaient raison.



Mateusz Morawiecki

Dure semaine pour le Premier ministre polonais : au parlement européen d'abord, puis au sommet des chefs d'Etat, Mateusz Morawiecki a été tenu de s'expliquer sur la décision de la plus haute instance judiciaire de son pays à propos de la primauté du droit national sur le droit européen. C'est l'histoire de l'élève mal noté ou charbardeur qui est convoqué chez le préfet. Pas encore de sanction, mais un dernier avertissement.



racines
ÉLÉMENTAIRES« Toute ma vie a été ac
par l'Espagne, mon de

« L'Asturienne », ce sont les racines élémentaires de Caroline Lamarche, mais aussi de la Wallonie et des Liégeois. Une épopée industrielle source de résilience pour une région meurtrie, comme pour l'écrivaine « arrière-petite-fille, petite-fille et fille de ».

Making of

C'est chez elle que Caroline Lamarche nous a donné rendez-vous, au milieu de photos et d'objets de ce passé qu'elle vient longuement d'explorer. « Je n'avais jamais vraiment vécu à Liège. J'y suis revenue récemment : aujourd'hui, je sens que c'est là que je dois écrire, là que je suis bien. J'ai un lien à mon père très puissant qui passe par cette ville. » Un lien qui s'est révélé, ancré par l'écriture de *L'Asturienne* : huit ans de travail et 300 pages pour celle qui n'écrivait « que » des romans courts, nouvelles et poèmes. Un livre qui l'a bouleversée comme aucun autre, car il l'a réconciliée avec ses « contraires », comme elle dit, et les siens. Dans son salon bleu, l'écrivaine, très douce et attentionnée, dit sa gratitude à Benoît Peeters qui a permis d'éditer aux Impressions Nouvelles un très beau livre avec photos, dessins, cartes, arbres généalogiques, et à Martine Gillet, la graphiste qui a tout compris de cette saga qui parle de zinc, d'industrie, de Liège, d'épouses, de transmission, de Caroline et des siens mais aussi des Wallons, des Liégeois. *L'Asturienne* – la mine de zinc découverte dans les Asturies par les Hauzeur – est un passionnant voyage avec des ancêtres qui ont tissé des légendes. Nos légendes. B.DX



L'Asturienne
CAROLINE LAMARCHE
Les Impressions nouvelles
340 p., 22 €



« Mon père était ingénieur des mines, très attaché à sa ville de Liège et aux Asturies, Européen et Belge dans l'âme. Je me souviens qu'il nous construisait de petits bateaux à lancer sur les ruisseaux d'Ardenne. Plus tard il me parlera de ses livres préférés. Ma mère menait de front l'éducation de quatre enfants et des engagements multiples, tout en étant une lectrice passionnée elle aussi. Tous deux étaient réservés sur le plan émotionnel et enthousiastes pour tout le reste. Mon plus grand regret : qu'ils n'aient pu voir mon travail terminé. » © D.R.

ENTRETIEN

BÉATRICE DELVAUX

C'est à la mort de son père que Caroline Lamarche découvre un trésor dans les malles de la maison familiale : des archives dans lesquelles elle va plonger pour y découvrir les siens mais aussi elle-même.

Vous ne seriez pas devenue ce que vous êtes si...

... si je n'étais pas arrivée à l'âge de six mois dans le nord de l'Espagne avec mes parents. Mon père, ingénieur des mines, avait été engagé par la Compagnie royale Asturienne des Mines, créée en 1830 par les ancêtres de sa femme. Je pense que j'ai trouvé là-bas ce que ces Liégeois du XIX^e y avaient aimé : un mélange d'austérité et de chaleur. On le lit dans les correspondances échangées. Ils se sont immédiatement passionnés pour la mer, les montagnes – les Asturies, c'est d'une sauvagerie magnifique – et ont aimé les habitants. En trois mois, ils parlaient et blaguaient en espagnol et leurs pré-noms ont été rapidement espagnolisés par la population.

Je suis restée en Espagne de 6 mois jusqu'à mes 4 ans, j'y ai appris l'espagnol. Enfants, nous retournions chaque mois d'août dans le « Chalet Real » construit par mon arrière-grand-oncle, Louis Hauzeur, pour accueillir le roi d'Espagne lorsqu'il venait chasser dans la région. Pour écrire ce livre, je suis retournée à Arnao, lieu de l'ancienne mine de charbon de l'Asturienne et d'un centre d'archives remarquable. Lorsque j'ai pris contact avec l'archiviste, Alfonso García Rodriguez, je n'avais plus parlé espagnol durant des années mais je suis rentrée dans la langue comme dans du beurre.

Enfant, et par la suite, j'ai trouvé chez les Espagnols cette tendresse – « *cariño* » comme ils disent – qui manquait peut-être à une éducation stricte dans une famille où l'on ne montrait guère ses sentiments. Là-bas, j'étais la première née, la « *reina de la casa* » – les Espagnols adorent les enfants. Mon enfance et ma vie de manière générale en ont été illuminées. J'y ai trouvé quelque chose d'assez proche du caractère des habitants de Liège : finesse et chaleur. Mon livre en a bénéficié car je l'ai écrit entre Liège et les Asturies.

Vous auriez pu dire : « Je ne serais pas devenue ce que je suis si je n'étais pas une descendante des Hauzeur, fondateurs de l'Asturienne des Mines, et des Lamarche, fondateurs de la fabrique de tabac du même nom et de la Fabrique de fer d'Ougrée, issue donc de deux familles liégeoises de la bourgeoisie industrielle ?

Cela ne m'a pas traversé l'esprit car j'ai vécu sans cette légende familiale jusqu'à il y a peu. Faire œuvre de mémoire, ce fut

la passion de mon père, lui qui était le dernier ingénieur des mines de la famille dans une époque de fin de règne pour les mines et la métallurgie. Ses quatre enfants n'en étaient guère conscients, il faut un certain âge pour s'intéresser à tout ça. Moi, j'étais dans des urgences personnelles et familiales et j'ignorais que ce trésor dormait chez nous. Mon père est mort brutalement à 81 ans sans m'y avoir initiée. Par ailleurs, dès mes 18 ans, j'avais pris une certaine distance, non par rapport à ma famille proche mais par rapport à mon milieu. Ce n'est qu'aujourd'hui, à travers l'accueil que reçoit ce livre, que certains liens se retissent.

Pourquoi cet éloignement ?

Après nos années espagnoles, mon père a été muté au siège de l'Asturienne, avenue Gabriel à Paris. Il y avait là, au-dessus des bureaux, un superbe appartement de fonction où vivaient mes grands-parents, avec des meubles et des peintures du XVIII^e siècle liégeois et des cheminées en marbre de Saint-Rémy, le tout amené par les Hauzeur. Mon grand-père dirigeait l'Asturienne, ma grand-mère lisait toute la journée, moi je logeais là de temps en temps, car après mon baccalauréat, j'ai fait une école de secrétariat à Paris. Les Belges à Paris, de manière générale, passaient inaperçus, mais le jour où les jeunes Parisiens de la bonne société ont pénétré dans l'immeuble à l'occasion d'une fête que mes parents ont dû donner, comme cela se faisait, j'ai vu leur regard changer : soudain je devenais quelqu'un par la somptuosité « décalée » de ce décor hérité de la prospérité de l'Asturienne. J'étais très rétive à ces soirées en raison d'un manque de confiance en moi abyssal. Mais je me souviens de ce soir-là comme d'une réhabilitation aux yeux de ceux que j'avais côtoyés sans vraiment les adopter (et réciproquement). Ce petit triomphe ne



Dès mes 18 ans, j'avais pris une certaine distance par rapport à mon milieu. Ce n'est qu'aujourd'hui que certains liens se retissent



« Rosalie Simonon, épouse de Maximilien Lesoinne, négociants à Liège à la fin du XVIII^e siècle, premier couple d'ancêtres évoqué dans le livre. Une femme de tête, qui s'occupait des expéditions, des finances, des enfants quand son mari, pour leur négoce, parcourait l'Europe. D'où un échange de lettres attachantes et instructives. Rosalie survécut à de nombreux deuils et fut le pilier de la famille. » © D.R.



« Adolphe Lesoinne (1803-1856) découvreur de la mine d'Arnao. De mes ancêtres, celui qui m'est le plus cher. Diplômé de l'École des Mines de Paris, il fonda l'École des Mines de Liège dont la réputation deviendra internationale. Il fut l'inventeur de brevets applicables à la métallurgie du zinc et donnait aux ouvriers, « ces observateurs intelligents et sagaces », des cours gratuits en wallon. Selon ses contemporains, il était « l'homme le plus aimant et aimé qu'on puisse rencontrer ». » © D.R.



« Engagée dans la lutte féministe, Jacqueline Aubenas a cofondé les cahiers du Grif. Prof honoraire à l'Insas et à l'ULB, elle est l'auteur d'ouvrages sur le cinéma belge. Si elle ne fut pas la seule à accompagner mon travail sur l'Asturienne, elle fut la plus assidue, me réclamant mes pages semaine après semaine. Elle m'a entendue lire à voix haute chez elle, deux versions successives du manuscrit, enflammée par la saga des Hauzeur. » © D.R.

Caroline Lamarche

La Liégeoise Caroline Lamarche (66 ans) est romancière et nouvelliste, Prix Rossel pour *Le jour du chien* (1996), Goncourt de la nouvelle pour *Nous sommes à la lisière* (2019). Très engagée dans la société civile, elle a participé dernièrement à l'écriture de poèmes pour les morts du covid, ou, à paraître bientôt, de récits recueillis à l'hôpital Tivoli de La Louvière avec le photographe Cédric Gerbehaye. Elle est la mère de deux filles.

m'a guère servi car j'avais déjà décidé de partir en Belgique pour mes études supérieures, encouragée par ma mère qui avait compris que je voulais changer d'air.

Vous décrivez votre mère comme une forte femme, organisée, très « Hauzeur » ?

Quand on arrivait chez mes parents, tout était beau, lumineux, il y avait des fleurs dans les vases, des nappes, de l'argenterie. Mais il n'y avait guère de discussion possible, on ne pouvait pas dire « non ». Difficile de faire sécession quand tout est à ce point organisé pour le bien de tous. Plonger dans l'histoire de l'Asturienne, cette société d'un paternalisme pionnier mais très dure lors des conflits sociaux, m'a donné une sorte de clé pour comprendre l'éducation qui m'a faite.

Les travailleurs de l'Asturienne, bénéficiant de logements gratuits, d'une école de qualité pour les enfants, filles et garçons, jusqu'à quatorze ans, d'un hôpital performant et d'une sécurité sociale avant l'heure, se sentaient faire partie d'une famille. Mais ils étaient lourdement pénalisés s'ils s'avaient de rejoindre les grévistes. En me plongeant dans les documents du Centre d'Archives d'Arnao, je me suis rendu compte qu'il y avait des zones de lumière – Arnao était une ruche où venaient des ingénieurs de toute l'Europe et des ouvriers liégeois qui formaient les gens sur place – et des zones d'ombre liées aux conflits sociaux du début du XX^e siècle puis à la guerre civile espagnole.

Pour votre mère, écrivez-vous, les riches sont à la source de la beauté et du bien-être universels : « Sans eux, il n'y aurait plus de parcs, de forêts, de chevreuils pour la chasse, les châteaux seraient à la ruine et les gens n'auraient plus de travail » ?

Je l'ai écrit avec humour, mais c'est vrai : ma mère vivait avec des idées d'un autre siècle, celui de la gloire des Hauzeur. Or dès les années cinquante, quand mon père est entré à l'Asturienne, Franco voulait mettre les Belges dehors, imposant une direction bicéphale où les Espagnols avaient 60 % du capital. En 1980, avec la chute du cours du zinc, ce fut la fin de l'Asturienne belge et le licenciement économique des employés et cadres, dont mon père, tandis que « l'Asturiana de Zinc » poursuivait en Espagne avant d'être incluse dans Glencore. Mon père savait-il en commençant qu'il serait le dernier ingénieur des mines de la famille ? Il a dû s'en rendre compte peu à peu, car les mines ont fer-



mé les unes après les autres. Je pense que c'est pour cela qu'il a pris en charge toutes ces archives, comme consolation mais aussi pour transmettre tout ce passé industriel. Ma mère était dans quelque chose de plus simple, suranné, enthousiaste comme elle : le culte du progrès du XIX^e siècle où tout allait aller de mieux en mieux. Alors que dans la réalité du XX^e siècle, les choses allaient de moins en moins bien.

Cet héritage familial vous avait échappé ?

J'en étais assez ignorante. J'entendais parler des Lamarche comme de gens actifs dans le tabac qui avaient investi dans la métallurgie. Mais des Hauzeur, je ne savais rien.

Quel événement vous fait plonger soudain dans ce passé ?

Ma mère était devenue malvoyante. Quand j'allais la voir, je ne savais pas très bien quoi lui raconter, d'autant qu'elle passait son temps à « lire », c'est-à-dire à écouter des audiobooks. Un jour de désœuvrement, j'ai commencé à plonger dans les malles d'archives. J'ai trouvé

douce et illuminée deuxième pays »



« Mes affections ont toujours été nomades et artistiques et j'avoue que ce n'est qu'aujourd'hui, à travers l'accueil que reçoit ce livre, que certains liens familiaux se retissent. » © M. GOLINVAUX.

pour commencer des photocopies de quelques pages d'un best-seller de Mességué, considéré alors comme le « gourou des plantes », où il parle de la baronne « Hauser » – il écorche son nom – qui lui rend visite car elle souffre de rhumatismes. Mességué dit que « au vu de ses perles en sautoir, ces gens devaient être très riches. » Il écrit plus tard : « J'ai été invité à une chasse avec des grands d'Espagne et j'ai voyagé dans l'avion privé de M. "Hauser" qui avait 27 domestiques à Paris. » Je lis cela à ma mère, qui me dit que c'est de l'affabulation, qu'oncle Louis ne voyageait qu'en train ou en automobile, et qu'à sa connaissance, il n'y avait « que » cinq domestiques à l'avenue Gabriel. Quoi qu'il en soit, ces trois pages de Mességué m'ont donné le déclic romanesque pour commencer à m'intéresser à celui que l'on appelait, dans la famille, « Maxi-Louis » et pour plonger dans les malles d'ar-

chives. Outre des photos et documents divers, on y trouve des lettres passionnantes. Mais la matière était si énorme que si ma mère n'avait pas été là, je n'aurais pas été plus loin. A plus de 90 ans, elle avait une mémoire très vive. Je lui posais des questions, elle me donnait ses souvenirs et cela a transformé notre lien.

Vous découvrez une famille obsessionnellement industrielle ?

Ces gens avaient la passion du progrès, des mines, de la métallurgie. Ils ont pris des risques, voyagé à la dure dans un pays alors arriéré. Lorsque leurs mécènes espagnols se lassaient, ils cherchaient des appuis ailleurs. Ils revenaient à Liège pour les mariages, les naissances, les enterrements, mais pour le reste, ils s'absentaient « pour les affaires » et travaillaient tout le temps. Les couples étaient très unis mais séparés par la distance, d'où ce flux incessant de lettres. Tout le monde à toutes les générations s'écrivait. Et ça s'arrête à moi. Aujourd'hui, il n'y a plus de matérialité de la correspondance. Fin d'une époque... Fin d'une époque aussi à ma naissance. Du côté paternel, la fabrique de tabacs

Lamarque vient de brûler et du côté maternel, dans les Asturies, Franco veut mettre les Belges dehors. En plus, je nais après que ma mère a fait quatre fausses couches et qu'un médecin lui a dit qu'elle n'aurait jamais d'enfant. J'apparais donc à l'intersection de la mort et de la vie – j'ai deux frères et une sœur venus après moi. Quand je me mets à écrire l'histoire de l'Asturienne, il n'y a plus d'Asturienne, plus de mines, plus d'usines. Là aussi : mort et vie. Le livre est une reconstruction de ce qui s'est perdu.

Les Hauzeur, une dynastie d'hommes entrepreneurs, aventuriers ?

Et émouvants, avec parfois une sensibilité qui confinait au spleen, comme on disait au XIX^e, car séparés pendant des mois de leurs épouses. Et donc il y avait cet arrachement à chaque fois assez poignant. Quand l'épouse s'installait en Espagne, elle s'adaptait ou non : la femme de Jules Hauzeur, Marie Lamarque – premier mariage entre ces deux familles – ne s'est pas adaptée du tout alors que ses enfants adoraient y aller.

L'entreprise a toujours été dirigée par la famille ?

Dans les entreprises familiales, on préfère prendre un héritier qui n'a pas toutes les compétences plutôt qu'un collaborateur compétent. C'est l'histoire de Louis Hauzeur, le fils cadet qui croit qu'il va se contenter de mener la belle vie pendant que son frère aîné prend la tête de la Compagnie. Mais son frère meurt à 25 ans. Louis, le bon vivant, l'étudiant nonchalant qui rate ses examens, est prié par Jules, son père, de limiter ses dépenses, ses parties de chasse et sa passion pour l'automobile pour aller se former à Berlin. Finalement, la fonction crée l'organe et « Maxi Louis » deviendra un patron aguerri.

Une figure de femme vous a séduite ?

Rosalie Simonon-Lesoinne, la mère d'Adolphe Lesoinne. Julie Lesoinne, aussi, la mère de Jules Hauzeur, morte à quarante ans, mais qui était aussi active que son frère Adolphe dans la gestion de la houillère du Val Benoît, fief de la famille. Il faut savoir qu'avant le fichu Code Napoléon, les femmes, même si elles se mariaient, conservaient leur patrimoine, donc leur indépendance. Les Hauzeur envoyaient leurs filles en pension en Allemagne pour qu'elles apprennent la langue des affaires.

En cours d'écriture, vous vous interrogez sans cesse : « Qui sommes-nous, et qui suis-je ? » Cette plongée dans vos racines vous a donné la réponse ?

Je suis écrivain indépendant, un métier où prévalent l'esprit d'aventure et la rencontre de gens merveilleux. Comme mes ancêtres, je suis une passionnée. Ici j'ai pris en charge l'héritage immatériel transmis par mon père. Et je n'ai eu que des bonnes surprises. Ces immenses travailleurs étaient aussi des gens chaleureux, aimants. Ce travail de huit années m'a permis d'accepter mon être social sans tricher. Avant cela, j'étais « l'artiste de la famille », je flottais. Désormais il y a un sentiment d'appartenance, de racines.

écrire « Ne détruisez pas vos lettres, le trésor de vos enfants »

B.DX

Vous écrivez : « J'appartiens à une histoire de l'Histoire ». Tout le monde n'a pas la chance d'appartenir à un destin aussi large ?

Je raconte dans le livre une conversation avec cet ami que je nomme Frédéric, universitaire, fils d'ouvrier, qui s'aperçoit qu'après la mort de ses parents, il n'y a pas de lettres, juste des factures. Et je me dis, face à sa désolation : les nantis ont tout. Non seulement les biens matériels mais aussi immatériels. La culture ouvrière se perd faute de traces et la conscience de classe s'émiette.

Plus facile après ce travail d'assumer votre situation de femme de gauche, fille et petite-fille de capitaliste ?

Disons que j'ai soulevé la poussière sous le tapis de la légende familiale. Je ne suis pas Annie Ernaux ou Edouard Louis. Mais je ne suis pas non plus Marguerite Yourcenar. Je suis moi, particulièrement dans ce livre où je n'ai rien caché de mes doutes ni de mes découvertes.

Encouragez-vous les lecteurs à transmettre leurs lettres ?

Oui ! Il y a des gens qui détruisent des lettres avant leur mort de peur d'embêter ou gêner leurs enfants. Mais le temps

qui passe permet de les lire avec du recul. Moi je me suis engrossée de ces correspondances et je les remets au monde. Nos parents morts vivent encore à travers nos corps, nos pensées, nos regrets, mais à la génération suivante, c'est fini. Les morts disparaissent terriblement vite. Tout le monde n'est pas Genevoix capable d'écrire mille pages sur ses compagnons de combat en 14-18 ou W.G. Sebald attaché au sort des émigrants juifs dans l'après-guerre. Mais sans eux, ces gens seraient oubliés. Et quand « Maurice », un des personnages de mon livre, m'a encouragée en me disant : « Liège attend ce livre parce qu'on n'a plus la mémoire de cette époque-là », j'ai compris que ce livre pourrait toucher d'autres gens que mes proches et j'ai beaucoup travaillé pour y parvenir.

Aujourd'hui, grâce à ce livre, vous êtes finalement vraiment devenue ce que vous êtes ?

On ne sait jamais tout de suite ce qu'on est devenu après avoir écrit un livre. Disons que c'est la première fois que je ponde 300 pages, et la première fois que j'écris au départ de documents d'archives. Je me suis aperçue aussi que je pouvais porter un projet pendant huit ans. J'ai appris la patience et accueilli toute l'aide qu'on m'a apportée. J'ai envie de continuer...

Wallonie « Si on veut ouvrir l'avenir, il faut des histoires et du désir »

B.DX

Votre histoire personnelle est aussi celle de la Wallonie et de Liège ?

On oublie que la Wallonie était la deuxième puissance industrielle mondiale, le cœur battant des techniques. Pour s'en tenir à l'histoire de l'Asturienne, Adolphe Hauzeur a créé l'École des Mines de Liège et considérait les ouvriers comme des alliés « sagaces ». Lui et Jules Hauzeur ont inventé des procédés industriels. Les Belges ont été les premiers en Espagne à utiliser des explosifs dans la mine. Ils ont amené les premiers rails, venus de chez Cockerill à Seraing, pour transporter le minerai. Ils ont lancé la métallurgie du zinc en Espagne. Même leur paternalisme était pionnier...

Le personnage de « Maurice », académicien et communiste, vous pousse à vous remettre en question. Fille de riches, issue d'une famille qui mérite le goulag pour avoir exploité les ouvriers...

Au départ, nous étions aux antipodes. A force d'échanger, nous avons construit une proximité fructueuse pour le livre. Il m'a aidée à apprivoiser le terrain de la métallurgie et à renouer le fil avec un passé parfois lointain. Il m'a appris, par exemple, que les Liégeois avaient été

prospector les régions mêmes qu'avaient exploitées les Romains. Je lui dois beaucoup aussi sur le plan de l'histoire sociale. Ce livre aurait été trop tributaire de la légende familiale si je n'avais pas eu, à Liège, « Maurice » et, à Arnao, l'archiviste Alfonso : les « vivants » de mon livre.



Maurice, un des personnages de mon livre, m'a encouragée en me disant : « Liège attend ce livre, parce qu'on n'a plus la mémoire de cette époque-là »

”

On a perdu le mode d'emploi de ces épopées ? Le malheur frappe à répétition cette Wallonie meurtrie, avec récemment encore les inondations ?

Dans toutes les tragédies, on produit des chiffres et des images peu commentées. Je pense qu'il nous manque des histoires individuelles. Ce sont elles qui permettent aux gens d'accéder à leurs émotions et de les partager. Les faits bruts, les statistiques ont un effet dépressif extraordinaire. Je me dis aussi qu'il manque de volonté politique, ou de curiosité, tout simplement. J'ai trop souvent entendu qu'on ne devait pas parler du passé parce que c'est une histoire de défaites. Mais cela revient à laisser les gens seuls avec leur chagrin, face, par exemple, à la destruction du haut-fourneau qui a réglé leur existence ou à la perte de tous leurs biens dans les inondations. Bien sûr, il faut un temps pour que les récits surgissent. Mais si on veut ouvrir l'avenir, il faut des histoires et il faut du désir.

ABONNÉS



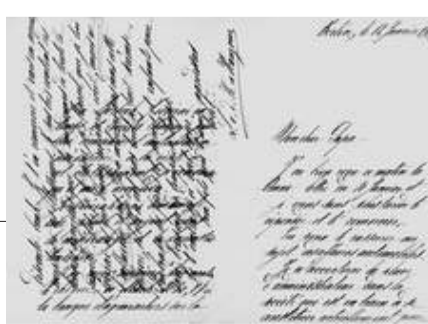
« A lire ? "Le système périodique" de Primo Levi. Il illustre les propriétés des gaz et métaux par des histoires liées à sa vie. Le zinc "si tendre et délicat, si accommodant en présence des acides, qui n'en font qu'une seule bouchée, se comporte en revanche bien différemment lorsqu'il est très pur : alors, il résiste obstinément à l'attaque". D'où la métaphore : le fascisme ne veut pas de la goutte d'acide sulfurique qui fait réagir le zinc, le change. Il ne comprend pas que "pour que la vie vive, les impuretés sont nécessaires". »



« Les travailleurs du zinc font un métier dur, immortalisé à Liège par le photographe L-H Zeyen (1840-1907), à Arnao par José Zamora Montero (1874-1953). Zingueurs, fondeurs, ajusteurs, lamineurs, embarrilleurs, brigadiers, maçons, boiseurs, grilleurs, forgerons, lampistes, grands ou petits manœuvres, qu'êtes-vous devenus ? Parmi vous, quelques femmes, comme cette ouvrière d'Arnao. »



« Une bille de zinc frappée du sigle de l'Asturienne. Produit fini issu de la transformation de blends (ou sphalérites) aux couleurs chaudes ou froides, ardoise ou caramel, opaques ou transparentes. Les mines espagnoles étaient "resplendissantes de minerais comme une chapelle d'église", disaient les gens du cru. Un domaine capable de rivaliser avec celui de l'Altenberg qu'exploitait, non loin de Liège, la Vieille-Montagne, société belge concurrente. »



« "L'écriture manuscrite est à l'imagination ce que le corps est à l'amour", ai-je écrit en me découvrant une passion pour les archives. Voilà qui m'a permis de traverser les huit années de mon labeur sur l'Asturienne. Le miracle des correspondances – ici une lettre de Louis Hauzeur – et des photos anciennes, si délicates que l'on dirait des peintures. La matérialité du papier, de l'encre, des graphies qui diffèrent selon les scripteurs. Tout ce qui a disparu en une génération. » © DR.